

> Ce traitement n'était pas très spécifique: depuis les observations du militaire et statisticien Alexandre Moreau de Jonnès, dans les années 1830, on savait bien qu'il fallait faire boire les malades. Mais très vite, les cholériques vomissaient et étaient dans l'incapacité de boire. Il aurait fallu les réhydrater par voie parentérale, c'est-à-dire par injections. Or, techniquement, on ne savait pas vraiment faire. Pourtant, à l'époque du choléra de Hambourg, les médecins russes formaient une corporation brillante. Dans une thèse soutenue en 1892, une doctoresse de Saint Pétersbourg a même décrit un traitement par injection de litres d'eau salée dans les veines. Cependant, on y découvre aussi qu'ils ne sont pas allés jusqu'au bout de leur essai.

Le malade était en train de mourir par déshydratation et, en quelques heures, se transformait en cadavre, on le réhydratait et il renaissait, sortait du coma, échangeait quelques mots, mais une demi-heure après, la diarrhée et les vomissements recommençaient, et il sombrait de nouveau. On recommençait l'injection d'eau, et voilà qu'il ressuscitait, puis sombrait encore. Mais, chose étrange, les médecins finissaient par abandonner. Ils n'avaient pas l'idée de poursuivre la thérapeutique, pourtant applicable. On ne s'improvise pas réanimateur!

À Hambourg, les médecins n'en étaient pas du tout là: pas d'essai de réhydratation parentérale. On soignait avec du lait de poule et autres remèdes du même genre et les patients décédaient.

Au passage, le cas de la Russie illustre aussi un drame du choléra au XIX^e siècle: un peu partout en Europe, les médecins ont été pris comme boucs émissaires. En France, certains se déguisaient en ouvriers pour se déplacer dans la rue, de peur d'être agressés. Mais la situation était pire en Russie, où des médecins, accusés d'être au service du gouvernement pour tuer les pauvres, étaient assassinés à la campagne et dans les grandes villes.

La querelle entre Robert Koch et Louis Pasteur a-t-elle influé sur la gestion de l'épidémie de choléra ?

Le duel Pasteur-Koch est paradoxal. Les deux savants étaient dans le même camp scientifique: tous deux défendaient une théorie bactérienne des maladies. Mais, du fait de l'antagonisme franco-allemand, surtout au lendemain de la guerre de 1870, l'hostilité entre eux était totale et écartait toute idée de collaboration. Mais l'absence de collaboration n'excluait pas l'espionnage. Quelques rares stagiaires francophones passés par le laboratoire de Koch y ont pris force notes, par exemple sur des tours de main susceptibles d'aider à cultiver les bactéries.

QUELQUES CHIFFRES

30 513

C'est le nombre de décès dus au Covid-19 enregistrés en France durant la première vague de l'épidémie, de janvier à août 2020, selon le Centre européen de prévention et de contrôle des maladies, soit 45 pour 100 000 habitants, contre 34 524 (51 pour 100 000) durant la deuxième vague de 2020, de septembre à décembre. L'Allemagne a compté 9 272 décès durant la première vague (11 pour 100 000) et 25 302 durant la seconde (30 pour 100 000).

3

Le nombre de décès au Portugal durant la deuxième vague (5 400, soit 52 pour 100 000) a été 3 fois plus élevé que durant la première (1 796, soit 17 pour 100 000).

400

À la mi-mars 2020, l'Allemagne effectuait déjà plus de 400 tests pour 100 000 habitants par semaine, tandis qu'au même moment, la France n'en effectuait que 109 pour 100 000. Elle n'a dépassé les 400 tests pour 100 000 que début juillet 2020.

C'est presque amusant de voir comment, aujourd'hui, la situation s'est retournée. Depuis le début de l'épidémie de Covid-19, en France, on est comme obsédé par la comparaison avec l'Allemagne et sa gestion de la crise sanitaire. Il ne s'agit plus de rivalité et de concurrence, mais d'émulation. L'Allemagne est désormais un modèle. C'est un renversement complet par rapport au duel Pasteur-Koch.

A-t-on raison de vouloir prendre l'Allemagne comme modèle ? Pourquoi ne regarde-t-on pas plus du côté des pays scandinaves, par exemple, et de leur gestion qui semble plus responsabiliser les gens ?

On dit souvent que l'Allemagne a fait mieux que notre pays dans la gestion de l'épidémie de Covid-19. C'est vrai durant la première vague, beaucoup moins pour la deuxième. Durant la première vague, grâce notamment à Christian Drosten, virologue de l'hôpital de la Charité, à Berlin, l'Allemagne a massivement testé, alors que la France a testé peu et lentement. Le confinement allemand a aussi été plus léger et moins dramatique pour l'économie. Mais la deuxième vague en Allemagne a été plus meurtrière que la première, ce qui rend la comparaison avec la France moins dissymétrique.

La comparaison entre pays reste néanmoins délicate. Les statistiques de mortalité et de morbidité dont on dispose reposent essentiellement sur les données hospitalières. Et quant aux mesures de gestion, elles s'appliquent à des sociétés différentes, évoluant dans des climats distincts. La Finlande, par exemple, est un pays très froid avec une faible densité de population, où les gens sont naturellement distants les uns des autres. Difficile de comparer sa gestion du Covid-19 avec celle de la France ou de l'Espagne. Il faut aussi prendre en compte la géographie, les institutions sanitaires qui varient d'un pays à l'autre, le mode de vie et surtout l'antériorité.

Qu'entendez-vous par antériorité ?

D'une part, les inégalités sociales – notamment en matière de santé – préexistent à l'épidémie et vont forcément être révélées et aggravées par elle, sans parler du contrecoup des mesures économiques sur le sanitaire. D'autre part, chaque pays a son propre système de soins. En France, l'évolution du système hospitalier ces dernières années est regrettable. Sa gestion bureaucratique dominée par les économies budgétaires l'a considérablement affaibli. Le personnel est désespéré, démoralisé à cause des salaires et des conditions de travail. Durant la première vague, le système de soins a tenu grâce à l'héroïsme de tous, mais l'exploit n'est pas renouvelable indéfiniment. Si l'on ne prévoit pas une réforme en

profondeur, on risque de retrouver la situation antérieure, voire une situation pire.

Comparer les pays, c'est donc aussi comparer les systèmes de santé avant l'épidémie. Au départ, la comparaison était très en faveur de l'Allemagne: davantage de lits de réanimation, de personnel médical... Mais quand on regarde dans le détail, tout n'est pas aussi rose. Par exemple, l'Allemagne a aussi du mal à recruter du personnel soignant... Le rôle du privé y est peut-être aussi différent. De façon générale, la pandémie prouve que la «préparation» passe par la restauration d'un meilleur fonctionnement des hôpitaux, ainsi que par un rapport différent entre l'hôpital et la médecine de ville.

Comparer la façon dont les pays ont géré l'épidémie de Covid-19, c'est aussi comparer les systèmes de santé avant l'épidémie

Et par une réflexion sur la vieillesse...

En effet. En France, les autorités savaient que les Ehpad avaient évolué dramatiquement, pour deux raisons: la population vieillit et, de plus, comprend qu'il est préférable de rester chez soi grâce à quelques aménagements. Les Ehpad sont donc peuplés de gens de plus en plus dépendants. La survie moyenne y est de deux ans. Par conséquent, si l'on tient à conserver les aînés en vie, il faut repenser les Ehpad, les médicaliser davantage et plus intelligemment. Ils ne peuvent plus fonctionner avec un médecin qui passe de temps en temps et encore moins avec des téléconsultations, et avec un personnel qui manque de temps.

La gestion de la vieillesse est donc un élément important à prendre en compte en comparant les pays. Le Portugal, notamment, a plutôt bien géré la première vague. Peut-être parce que les personnes âgées sont prises en

charge par les familles et qu'il y a donc peu d'équivalents des Ehpad.

Mais les nouveaux variants du virus changent la donne et le Portugal souffre actuellement d'une troisième vague particulièrement forte. Quelque chose frappe dans cette pandémie: d'une part, l'urgence dans laquelle il faut prendre des décisions – comme pour le choléra à Hambourg, c'est une question de jours – et, d'autre part, l'incertitude scientifique. On a beau avoir des connaissances qui l'emportent de beaucoup sur celles de 1892, l'incertitude nous bride toujours. «Rien n'est jamais acquis à l'homme», disait Louis Aragon. Des vers particulièrement d'actualité aujourd'hui.

Que pensez-vous de la décision du gouvernement français fin janvier 2021: pas de reconfinement, alors que tout le monde pensait qu'il allait reconfiner?

C'est un scénario que le sociologue allemand Max Weber a bien illustré dans son livre *Le Savant et le Politique* (1919). Dans un premier temps, au moment du premier confinement, le gouvernement s'est complètement abrité derrière les scientifiques. Puis il s'en est peu à peu écarté. Les scientifiques sont aujourd'hui en faveur d'un reconfinement et le gouvernement ne suit pas, et pas seulement au regard d'intérêts économiques sordides. Il est devenu à juste titre plus soucieux des problèmes socioéconomiques que le confinement aggraverait encore.

Comment améliorer les mesures prises?

Le gouvernement a géré le début de la crise de façon totalement verticale, de même que sa communication s'est montrée très infantilisante. Emmanuel Macron a amendé ses propos au fur et à mesure, le «je» a fait place au «nous», mais la gestion reste encore très verticale.

En avril 2020, une lettre ouverte d'acteurs de la lutte contre le sida publiée sur le site Mediapart a rappelé la leçon du sida. On ne peut lutter contre une épidémie qu'en écoutant les gens, en examinant comment ils la vivent et peuvent la contrer à leur niveau. C'est enfin en train de venir timidement, avec l'apparition d'un comité de la vaccination et d'autres structures de concertation qui se mettent en place, mais c'est tardif!

On a raté un essai de démocratie sanitaire en conditions réelles. Évidemment, l'enjeu est complexe, et les difficultés de taille. Ni l'urgence ni les connaissances actuelles ne permettraient de manœuvrer facilement. Il n'empêche qu'on aurait pu saisir davantage cette occasion de tenter la gestion de l'épidémie de façon plus démocratique, ce que peut-être au fond jamais personne n'a encore fait. ■

Propos recueillis
par Marie-Neige Cordonnier

BIBLIOGRAPHIE

G. Lachenal et G. Thomas,
**L'histoire immobile
du coronavirus**,
dans C. Bonneuil (éd.),
Comment faire ?,
Seuil, 2020, pp. 62-70.

R. J. Evans,
Death in Hamburg,
Penguin Books, 2006.